

TEMLON

II

NAZANIN POUYANDEH

HEROESLIFE, mai 2025

HERO

NAZANIN POUYANDEH

Donner le temps au temps

Du 23 avril au 7 juin, la galerie Templon à Bruxelles dédie ses espaces à l'artiste iranienne basée en France Nazanin Pouyandeh. Sur les cimaises, les couleurs vibrantes de ses toiles attirent le visiteur qui, une fois rapproché, se perd inlassablement dans la multitude de détails contenus dans ses œuvres. Plongée dans l'atelier de la plasticienne, alors en préparation de cette exposition intitulée *Sous l'étoffe du monde*.

texte **Camille Bois-Martin** - photos **Götz Göppert**



Chez Nazanin Pouyandeh, les tableaux en cours d'élaboration côtoient d'autres terminés depuis de nombreuses années, ainsi que de nombreux artefacts et souvenirs ramenés de ses voyages... Baigné de lumière grâce aux larges baies vitrées, son atelier comprend également son salon et sa cuisine. Elle nous sert un thé vert japonais à côté de ses chevalets. Sa peinture et son quotidien se mêlent ainsi, sans distinction. Et là réside toute la force des œuvres de l'artiste, animées par un élan de vie. *« L'acte de peindre est un geste très primitif, nous explique-t-elle. C'est quelque chose de presque archaïque. On lutte inconsciemment contre notre impuissance face au passage du temps. Avec la postérité, on survit en quelque sorte. Je dirais même que peindre répond à un instinct de survie. »*

Autour de nous, posés çà et là sur le sol, sur les murs ou sur des tréteaux, les tableaux de Nazanin Pouyandeh peuplent - littéralement - l'espace. Les visages et le foisonnement de broderies ou de motifs font de ses compositions une ode à la vie, à l'amour... et à la sexualité, un instinct lui aussi primitif et profondément lié au vivant. Pour son exposition à la galerie Templon, elle poursuit notamment sa série inspirée par les shungas, ces estampes japonaises très érotiques en vogue à la fin du XIX^e siècle. *« Le désir charnel est au même niveau que le désir de peindre. En fait, il englobe tous les désirs, toutes les pulsions humaines. De l'érotisme à la maternité, la*

violence, l'amour... » L'humain guide la pointe du pinceau de Nazanin Pouyandeh. Si l'on se perd devant ses tableaux face aux mille ornements et détails, on s'arrête également sur ces visages, affectés, et ces corps, courbés, souvent lascifs. *« Je commence toujours par les figures et je n'entame le décor qu'une fois qu'ils sont terminés. C'est assez symbolique quand on y pense, parce que l'être humain est au centre de mes tableaux, et de toutes mes inspirations »* nous explique-t-elle, le regard perdu vers une de ses peintures. On y aperçoit un personnage féminin, étendu sur un autre masculin, tous deux parfaitement définis, tandis que le paysage alentour reste encore flou, habité de ruines et de débris. Mais les décors changent selon les images qui hantent l'esprit de l'artiste. Souvent, on observe des intérieurs cossus, remplis d'étoffes colorées et brodées, de fauteuils aux multiples détails. Parfois, une nature foisonnante ou un paysage désolé, comme démolé par l'explosion d'une bombe ou par la guerre. *« Pour composer, je puise dans mes souvenirs et dans les images que je vois passer sur Internet, dans les journaux. Ces couples en train de faire l'amour dans des ruines sont, un peu inconsciemment, inspirés par les clichés des différentes guerres de ces dernières années. »*

Contrastante, cette opposition entre des personnages amoureux et un environnement détruit par la violence accentue la résonance politique du travail de

« Le désir charnel est au même niveau que le désir de peindre.
Il englobe tous les désirs, toutes les pulsions humaines. »



L'humain guide le pinceau de Nazanin Pouyandeh. Si l'on se perd face aux mille détails, on s'arrête également sur ces visages affectés, et ces corps courbés, souvent lascifs.



Nazanin Pouyandeh dessine à main levée, sans quadrillage préalable.



Nazanin Pouyandeh, souvent soulignée au sein des articles publiés à son sujet. Une dimension engagée, qui fait aussi écho à son propre parcours : après l'assassinat de son père à la fin des années 90, elle quitte l'Iran pour s'installer à Paris, dès l'âge de 18 ans. « *Je n'ai aucun problème avec cette définition de mon travail. Ma vie est malgré elle politique. Mais je pense que l'on ne peut réduire l'art à un combat politique, estime-t-elle. Parce que, penser ainsi serait l'assimiler à la propagande du pays que j'ai fui. Et oublier toute la part de mystère d'une œuvre, qui dépasse l'artiste lui-même. Cette part que l'on ne comprend pas dans l'art est aussi importante que tout ce que l'on comprend finalement.* » Une idée d'ailleurs sous-entendue dans le titre de son exposition à la galerie Templon, *Sous l'étoffe du monde*.

Il évoque à la fois les différentes peintures remplies d'étoffes, empilées autour des sujets ou portées par ces derniers - et qui ne sont pas sans rappeler celles arborées par les figures des shungas. Mais aussi ce qui se déroule derrière les grands événements mondiaux, sous les voiles protecteurs ou revendicateurs de chacun. « *Tous les tableaux que je prépare sont complexes, et n'ont pas*

qu'une seule lecture. Métaphoriquement, comme très concrètement : il faut s'en approcher de très près pour les appréhender dans leur totalité. »

Face à un tableau de Nazanin Pouyandeh, on se laisse en effet immerger par la profusion de détails. La délicatesse d'un corset en dentelle, les dorures d'un cadre, le velouté d'un drap matelassé, le relief d'un mur en béton brisé...

« *Je compose le décor au fur et à mesure, comme un puzzle* » nous explique-t-elle. Portée par le mouvement de son pinceau - elle dessine à main levée, sans quadrillage préalable -, l'artiste iranienne passe des semaines entières, voire plusieurs mois pour ses plus grandes toiles, à l'élaboration de ses minutieuses compositions. Une chose rare dans le milieu de l'art contemporain, régi par notre société consumériste, où les plasticiens sont souvent dépassés par l'impératif de produire en grande quantité.

« *Lorsque j'étais en résidence artistique au Bénin, en 2017, un sculpteur passait souvent par mon atelier. Il a vu que mes toiles mettaient très longtemps à être terminées. Et il m'a dit quelque chose que je n'oublierai jamais : "Tu prends beaucoup de temps, et c'est ainsi que le monde t'écouterà."* Cette phrase a résonné en moi.

Portée par le mouvement du pinceau, l'artiste passe des semaines entières, voire plusieurs mois sur l'élaboration de ses compositions.



Shunga V (2025),
détail.

Inconsciemment, le temps que je passe à réaliser mes œuvres oblige, plus tard, le spectateur à se fixer dessus, à en observer tous les détails. À prendre le temps de voir et de m'entendre. » Surtout, une telle dévotion impose à l'artiste une extrême patience. Elle nous avoue que *« passer plusieurs mois sur un tableau, c'est long, même pour moi. Il y a des moments où je n'en peux plus car je suis impatiente de voir le résultat. Mais ce rythme que la peinture m'impose change complètement ma vision de l'avenir. Je ne compte plus en termes d'années qui me restent à vivre, mais plutôt en combien de tableaux il me reste à peindre ! »* Grâce à son travail, Nazanin Pouyandeh semble ainsi imperméable au passage du temps. Dans sa projection future, comme dans sa vie présente. Chaque jour, elle s'attelle en effet à la réalisation de tissus qui inondent ses tableaux, et dont chaque motif varie de l'un à l'autre. *« Lorsque je les peins, il y a quelque chose de très répétitif, qui pourrait être éreintant, mais que je vis comme une sorte de méditation. »* Un état secondaire, au cours duquel les heures défilent, sans qu'elle ne le remarque, et qui réveille en elle les souvenirs de l'art islamique, qu'elle avait l'habitude de côtoyer dans les mosquées en Iran, sans pour

autant être croyante. *« Il n'y a pas de figures humaines dans les mosquées, parce qu'il n'y a que Dieu qui peut les créer. Alors les motifs les remplacent, comme un moyen d'élévation vers Dieu. »*

Mais il ne faut pas s'y tromper : si les toiles de l'artiste iranienne foisonnent certes de motifs et d'ornementations, l'être humain reste donc au cœur de son travail. En particulier les personnages féminins, leitmotiv de ses tableaux depuis plus de vingt ans. À l'image de la figure de Lucrèce notamment, dont la peintre réalise une série de portraits incarnés par ses amies et ses proches. *« Je pense que je peins majoritairement des femmes car j'en suis une, tout simplement. C'est aussi une manière de parler de moi. La femme, en particulier nue, a été un sujet important tout au long de l'histoire de l'art, mais peint par des hommes. »* S'emparant inconsciemment de cette injustice, Nazanin Pouyandeh signe des peintures ancrées dans le monde contemporain et dans ses préoccupations, largement influencées par les maîtres de la Renaissance primitive, tel Bellini, Mantegna, Dürer... dont les visages affectés semblent répondre, des siècles plus tard, à ceux, expressifs, de l'artiste. ■

« Lorsque je les peins, il y a quelque chose de très répétitif, qui pourrait être éreintant, mais que je vis comme une sorte de méditation. »